

Un moment de magie venu d' Italie di Pierre Vavasseur (AUJOURD'HUI, 19/07/2004)

C'est tout une atmosphère. Il faut prendre une voiture – ou se laisser conduire par les navettes fournies par le in si on est à pied - , franchir le Rhône, prendre la route d'Aramon, regarder les paysages se couvrir des merveilleux bleus cendrés que fournit la Provence, puis repasser de nouveau le fleuve et grimper un chemin blanc. Il conduit à la carrière Boulbon, à une quinzaine de kilomètres de la Cité des Papes. Un trou de roche, haut et large sous les étoiles.

Trois segments de gradins sont installés là. Quand on lève la tête, le regard croise des frondaisons d'oliviers traversées par le bruit du vent. Au sol, la scène est vaste, redessinée au fond par un arc de cercle des petites maisons. Le spectacle n'est pas encore commencé. Le public, serré comme des bataillons d'hirondelles, attend sans broncher. Il est disparate, jeunes et moins jeunes. Il y a des classe terminale que leurs professeurs ont sûrement amenées là en disant :

La nuit est enfin toute entière . Les grillons sont en sourdine. La pièce s'appelle « Urlo ». L'auteur est aussi le metteur en scène. Il se nomme Pippo Delbono. C'est un dynamiteur. Il a un collier de barbe, un bon visage rond d'italien, une chemise blanche et un micro. Sa voix est grave et musicale, il parle en français dans un micro, raconte des choses assez tristes. Le monde, dit-il en substance, aurait pu avoir un autre visage. Moins mal fichu, plus sincère, moins perclus de rhumatismes, moins rongé par les puissants , moins meurtri par la volonté d'apparaître.

Il fait doux. On est bien . Pas si mal assis . Sur le plateau découpé de lumière s'enchaînent des jeux d'images, des tableaux vivants. Une fanfare en procession, sonorisée, avance d'en pas hypnotique. Pippo Delbono dessine des pièces en couleurs. Il y a du Fellini chez lui. Il n'utilise pas de la voix mais du cri , travaille depuis sept ans avec Bobò, sourd et muet, quarante ans d'hôpital psychiatrique, mais sur scène comme chez lui. est un théâtre de silence qui se joue à haute voix. C'est beau, c'est tendre, c'est un coup de chignole dans l'émotion.

Passé une cantatrice, Giovanna Marini, vêtue de satin pourpre, avec des seins et des fesses comme des flotteurs. Elle mêle sa voix à cet opéra visuel, nocturne et coloré. Avignon n'est pas provocateur pour rien : la religion en prend pour son grade. Un pape démesuré apparaît sous une chasuble d'or. On dirait un voilier fragile. Il suit la trace d'un tapis rouge interminable, poursuivi à genoux par des nonnes enamourées . C'est l'un des moments les plus spectaculaires de cet opéra d'images dédiés à une femme : la maman de Pippo : Celle-là même sans doute, qui joue pour finir , mi-mandoline, mi-guitare, une de ces mélodies italiennes qu'on ne comprend pas mais qu'on n'oublie pas. Au bout d'une heure quarantecinq, de longs applaudissements montent vers la nuit d'étoiles et relancent les grillons.